

EDMONTON

HISTOIRE

IL Y A 150 ANS, UNE ÉPIDÉMIE SÈME LA MORT CHEZ LES MÉTIS

1870, c'est l'année où l'épidémie de variole frappe les communautés métisses de Saint-Albert et de Fort Edmonton. Bien qu'il s'agisse selon Juliette Champagne, historienne, de « l'une des dernières grandes épidémies chez les Autochtones », elle fait des ravages, surtout chez les jeunes enfants.

Mélo die Charest

Journaliste Le Franco

Enfants de Canadiens français, ou plutôt des « Canayens » comme le dit l'historienne, et de femmes autochtones, les Métis ont ce bagage culturel diversifié. La majorité parle cri, dené et français. Ce qui facilite leurs relations commerciales.

Le patriar che lègue le français, mais également la foi catholique. À l'époque, les Oblats s'implantent aisément dans ces communautés par leur facilité à intégrer ce créole de langues. Leur présence représente un élément clé dans les soins prodigués aux malades de l'épidémie de variole. Des malades qui n'ont pas eu accès à des vaccins efficaces.

La santé des Autochtones et des Métis, c'est la santé économique

La nouvelle circulait. La variole, venue probablement de la Louisiane vers 1869, allait se propager dans l'Ouest. Les peuples autochtones et métis « n'étaient pas du tout habitués » à ce genre de maladies. Des vaccins étaient en route, mais ont péri durant leur déplacement. « Le gel a amené une destruction de leur efficacité », selon Juliette Champagne, autrice de l'article The

Smallpox Epidemic of 1870 dans la revue Alberta History.

Selon elle, c'est bien la météo qui a eu des conséquences funestes et non un quelconque plan machiavélique. « Il se dit que certains Américains ou militaires avaient donné des couvertures infectées pour tuer les Autochtones. Ben, je ne pense pas qu'au Canada, on ait voulu faire ça », indique-t-elle.

Lors d'un entretien accordé au Franco, madame Champagne souligne la place fondamentale des Autochtones et des Métis dans la société canadienne. « À cette époque, tenir ces populations en santé, c'était important pour le commerce. Ce n'étaient pas des moins-que-rien ».

La distanciation sociale, en 1870!

Cet épisode de l'Histoire rappelle la crise actuelle de la Covid-19. La santé de la société est intimement liée à celle de l'économie, même il y a 150 ans. Les chefs et les guides de chasses, dont John Whitford et Peter Erasmus, décident d'instaurer une discipline : la distanciation sociale.

Les Pieds-Noirs, confédération autochtone, ont été durement touchés par la variole. En connaissance de cette information John Whitford, capitaine de chasse, décide d'interdire, ou du moins réduire, tous contacts entre les membres de sa « caravane d'au moins 500 personnes », et l'autre communauté.

Malgré cette précaution, aujourd'hui 122 dépouilles reposent dans deux fosses communes majeures à Camrose (Demay Lake et Pretty Hill).

Au total, l'épidémie a tué 300 membres de ces communautés dont la plupart sont enterrés au Saint-Albert Cemetery, lieu de sépulture géré jusqu'en 1975 par les Oblats.

Bien que l'intensité des décès de l'épidémie de 1870 et de la pandémie actuelle diffère, des liens peuvent être tissés avec les communautés autochtones canadiennes et les groupes de chasseurs métis du 19^e siècle. Le surpeuplement dans certains logements accroît les dangers de contamination au sein des familles.

« Perte d'un bassin de connaissance »

La lecture des grandes épidémies nous permet de constater que chacune d'elles opère des réaménagements géographiques et culturels de la société. Bien qu'il soit trop tôt pour traiter de cet aspect concernant la Covid-19, la chercheuse précise qu'après 1870, les Métis occupent de nouveaux lieux lors des expéditions de chasses, comme le Buffalo Lake qui est délesté de la présence des Pieds-Noirs.

L'épidémie a « réduit la force des communautés autochtones et métisses. Il y a des familles complètes qui ont été anéanties. Il y a de l'intelligence, des chefs, des meneurs, des sages-femmes, tout un bassin de savoir et d'intelligences qui disparaît d'un coup », dit Juliette Champagne. Ces pertes ont été « un gros choc, c'est probablement ce qui a mené à l'acceptation des traités, surtout en 1876 ».



L'historienne Juliette Champagne. Photo courtoisie

Extrait d'une carte de 1884. Sur la carte, la Jolie Butte est identifié comme Pretty Hill, au sud de Beaver Lake. Le lac Demay est directement à l'est. Référence : UA Map Collection, Alberta A-133 (1884).

